

JOÃO TORDO

# Le Bon Hiver

roman traduit du portugais  
par Dominique Nédellec

*ACTES SUD*

*Men have called me mad ; but the question is not yet settled, wether madness is or is not the loftiest intelligence.*

E. A. POE

*Nous adorons l'hiver, car il est le printemps des génies.*

LARÉTIN

LA FEMME DE WILHELM RÖNTGEN

## I

Après l'avoir déposé dans la nacelle du ballon, nous le laissâmes disparaître dans le ciel pâle du Lazio. Ce fut un moment tragique et, si nous n'avions pas succombé à cette torpeur lourde et lancinante qui s'était abattue sur nous, quelqu'un aurait levé le bras pour adresser, avec une larme ou un sourire, un dernier adieu à Don Metzger. Huit bras avaient été nécessaires pour transporter le corps depuis la voiture jusqu'à la gondole d'osier, où le sinistre Bosco, aidé comme toujours d'Alipio, avait gonflé d'air froid l'enveloppe de nylon noir, le grand ventilateur saturant de bruit cette si funèbre journée. Nous avons fait de notre mieux pour installer Don dans la nacelle – pour autant que cela fût possible avec un tel géant –, puis, dans un geste d'amour qui avait semblé prendre un tour cruel, Bosco avait ouvert la vanne du propane et allumé le brûleur. Les flammes avaient incendié l'air et soulevé la nacelle du sol comme pour la poser dans le creux d'une main invisible. Il était encore tôt ce matin-là et Don s'en allait déjà vers l'infini, tandis que des grappes de nuages aux différents tons de gris, baignées par un soleil mélancolique, progressaient lentement en direction de la montagne, avant de la survoler tels des anges

en colère apportant avec eux le présage de temps funestes.

Pas un de nous ne bougea pendant que le ballon noir disparaissait dans les cieux, pas même lorsque celui-ci ne fut plus qu'une miniature se découpant sur l'immensité nébuleuse. Depuis la clairière, en un cercle disloqué, nous observâmes l'ultime ascension de Don, en sachant que c'était nous qui nous retrouvions seuls au monde, et pas lui. Peut-être le courage nous avait-il manqué ; peut-être pressentions-nous déjà, à cet instant, que nous ne saurions rien faire sans Don et que nous étions condamnés à rester à jamais sous le joug de son absence. C'est ainsi que débuta le Bon Hiver. C'était à Sabaudia, il y a quelques mois (même si j'ai l'impression que ça remonte à une éternité) et tout est arrivé par hasard. Pourtant, chaque fois que je repense à ce que j'ai vécu, je me dis qu'il n'y a peut-être pas eu le moindre hasard et qu'on peut tout expliquer. Avant de songer, avec un sourire et en hochant doucement la tête, qu'il est inutile de m'avancer de la sorte et que le mieux est encore de tout reprendre depuis le début.

En vérité, si les choses se sont déroulées de cette façon, c'est qu'il y a des raisons. Et, s'il y a des raisons, il doit être possible de les ordonner selon une certaine chronologie. Cela dit, c'est comme pour le fonctionnement de l'univers : le tout coïncide rarement avec la somme des parties. Il n'en reste pas moins que je dois certainement pouvoir expliquer ces parties ou, tout au moins, essayer : comment je me rendis en Italie quand mon destin était de revenir à Lisbonne depuis la Hongrie ; comment je passai ce temps-là en compagnie d'inconnus qui devinrent mes semblables et, plus tard, mes ennemis ; comment Don Metzger finit hissé à bord de la nacelle d'un ballon après avoir trouvé

la mort ; comment ce ballon, tel un oiseau blessé réalisant sa dernière volonté, parcourut plus d'une centaine de kilomètres porté par les courants aériens avant de s'abîmer au large de l'île de Ponza. Etape par étape, il est possible de raconter cette histoire, même s'il est impossible, en définitive, de la comprendre. Pour ma part, je ne la comprends pas et mes compagnons d'infortune ne la comprennent pas non plus – soit parce qu'ils sont morts, soit parce qu'ils ont cessé d'exister pour moi, ce qui, en fin de compte, revient au même. Il y a toujours des raisons ; mais, comme chacun sait, elles ne seront jamais suffisantes. Cependant, et parce que toute histoire doit bien les exposer à un moment donné pour se valider elle-même, c'est précisément par elles que je commencerai.

## II

La première fois que j'entendis parler de Don Metzger – un homme aussi fulgurant et fugace qu'une comète –, c'était dans un restaurant de Budapest, au printemps dernier. A cette époque, je vivais déjà sur mes allocations chômage depuis six mois et la Hongrie était bien le dernier endroit au monde où je pensais pouvoir me retrouver. J'atterris là-bas comme j'aurais pu tout aussi bien atterrir ailleurs et, malgré moi, finis par faire la connaissance de Vincenzo Gentile. C'est Vincenzo qui me parla de Don et c'est à cause de Vincenzo que je devais finalement séjourner quelque temps à Sabaudia, une ville de province sur la côte italienne dont jamais je n'avais entendu parler et qui habituellement ne figure pas dans les guides touristiques, pas même dans les guides italiens. Mais ce n'est certainement pas à cause de lui que j'avais arrêté

de travailler, pas plus que ce n'est à cause de lui que j'étais devenu boiteux ; il serait injuste de le rendre responsable de tous les maux (et notamment de mes propres erreurs). Ainsi, s'il est vrai que l'Italien m'ouvrit les portes de l'enfer, il faut bien admettre que j'avais moi-même, et depuis un moment déjà, engagé ma vie sur une voie qui y menait tout droit.

Pour être honnête, elle ne valait pas grand-chose, ma vie. Quoi de plus ridicule qu'un écrivain qui ne croit pas en la littérature, quand bien même il s' imagine, paradoxalement, que celle-ci finira par le venger ? Eh bien, j'en étais là. Du reste, cela faisait déjà longtemps que je n'y croyais plus ; longtemps aussi que je faisais comme si ce n'était pas vrai ; c'est pourquoi j'ajournais sans cesse toutes mes décisions et vivotais sans être le moins du monde convaincu que l'existence fût un événement seulement digne d'être évoqué car, tôt ou tard, une œuvre magistrale finirait par me rendre justice. Donc, j'étais écrivain et, bien que ne croyant pas en la littérature – ou précisément pour cette raison, parce qu'il est des gens qui persistent à se taper la tête contre les murs –, j'envisageais l'avenir en plaçant tous mes espoirs dans une carrière littéraire qui se refusait à décoller et, parce que je ne savais que faire de ma vie, la traitais comme un rebut.

La vérité n'est pas aussi linéaire. La vérité, c'est qu'après plusieurs années à errer aux abords de la littérature, j'étais, pour tout dire, complètement épuisé. Sans m'en rendre compte, j'avais frappé à toutes les portes et j'étais devenu un professionnel de l'effraction, je pénétrais dans tous les milieux et proposais mes services pour tous types de travail avec une même disponibilité : pendant toutes ces années, je fus journaliste, correcteur, traducteur, créatif dans une agence de publicité, je rédigeai

des préfaces et des postfaces de livres, des discours pour des politiciens de seconde zone et, dans une période plus délicate, j'en fus réduit à écrire des menus dégustation pour des restaurants et les paroles d'un pousseur de chansonnette donnant dans le genre mariachi. En parallèle, je menais une carrière littéraire et, à l'automne, il y a deux ans, je publiai mon troisième roman, en étant à mille lieues de m'imaginer qu'avec ce livre je venais de clore un cycle – comme si le livre constituait la prémonition de quelque chose de monstrueux ou des temps qui s'approchaient. Ce roman était, comme les deux premiers, d'un pessimisme radical, tellement gratuit que nombre de lecteurs l'abandonnaient au bout de quelques pages, au motif que la réalité était déjà bien assez sinistre comme ça – dans mon premier livre, par exemple, un homme dont la famille périssait dans un incendie se claquemurait dans un appartement londonien et commençait à cohabiter avec des fantômes, à parler tout seul et à poursuivre des silhouettes dont l'existence lui semblait incertaine ; à la fin, il en venait à douter de sa propre existence et ainsi de suite, s'adonnant avec sadisme à un exercice de doute méthodique. Bref, c'était une succession d'horreurs. Néanmoins, les livres furent publiés, ils furent raisonnablement ignorés, après quoi, comme une vague qui reflue en charriant des ordures et des algues toxiques, les portes se refermèrent autour de moi à grand fracas. Ignorant les meilleurs conseils de mes parents et amis et ne sachant pas encore qu'il fallait faire attention à ce qu'on offrait au monde – car la misère et la solitude fictionnelles peuvent devenir réalité –, je finis par me faire renvoyer d'un emploi stable de scénariste dans une petite maison de production d'émissions télé, en septembre de l'année dernière, pour



incompatibilité d'humeur avec mes collègues, avec mon chef et même avec les femmes de ménage qui bien souvent me retrouvaient en train de dormir dans les toilettes au beau milieu de la journée. Evidemment, je fis tout pour me faire licencier en adoptant des comportements d'insubordination qu'il est inutile de décrire ici et, deux ans après la publication du troisième roman – dont l'existence, comme celle des précédents, n'avait été qu'un feu de paille –, je décidai de monter à l'échafaud de ma propre initiative, convaincu que c'était là une attitude héroïque. Je ne saurais dire au juste pourquoi j'agis de la sorte. Peut-être parce que la littérature, chose extraordinaire et impossible à expliquer (et justement pour cela objet de constantes et vaines tentatives), avait été une ambition de jeunesse bien vite devenue une source de malentendus. Que ce fût parce que je ne croyais pas en moi ou que ce fût précisément pour le contraire – car, dans le fond, je me pensais capable de réaliser des prouesses –, je pris la décision, après avoir longtemps tâché de “gagner ma vie”, comme on dit, de mettre un terme à cette flagrante perte de temps et de m'enfermer chez moi pour écrire l'œuvre avec laquelle j'allais enfin me venger du monde.

Comme il arrive presque toujours quand on prend ce genre de décisions, j'écrivis très peu mais bus énormément tout en pérorant sur des pages qui n'existaient que dans mon imagination. Les allocations chômage, ajoutées à quelques économies, rendaient possibles ce genre de velléités et j'avais quelques amis qui voulaient bien m'accompagner. De sorte que je m'enfonçai dans une sorte de marasme créatif et sentimental, persuadé que ce n'était pas un marasme mais plutôt un sortilège, une chose inévitable et inaccessible à toute justification rationnelle, trop obscure pour être comprise

– un charme ou un fléau, selon les points de vue. Cette langueur, pensais-je, devait faire partie du processus de création du fameux chef-d'œuvre ; c'était le destin d'un type qui finalement commence à devenir un véritable écrivain, avec cette très fine pellicule de pessimisme paralysant qui le coupe peu à peu de la réalité et qui, d'heure en heure, gagne imperceptiblement en épaisseur, jusqu'à ce qu'un jour plus rien ne puisse l'atteindre. Cependant, plus rien non plus ne peut le sauver, tellement il est isolé. A la vérité, que j'écrive ou non, j'avais toujours été d'un naturel pessimiste. Lorsque sur une route j'atteignais une certaine vitesse, par exemple, j'avais du mal à ne pas me mettre à penser à ce qui arriverait si, d'un léger écart de volant, je me déportais sur la voie d'en face et percutais de plein fouet une autre voiture ; quand je tenais un bébé dans mes bras, une sourde panique s'emparait de moi en songeant à ce qui m'attendrait si je le laissais tomber du haut d'un balcon. Bref, ce genre d'aberrations. Même imaginaire, une douleur est toujours une douleur ; elle est là quand on se couche le soir, elle est là avant le petit-déjeuner. Ainsi, avec le temps libre dont je disposais, habité par ce genre d'idées absurdes et une secrète défiance à l'égard de la littérature, je continuais à procrastiner, à boire et trouvais toujours une excuse pour remettre à plus tard la tâche malaisée qui consistait à m'asseoir pour enfin commencer à écrire.

### III

L'histoire que j'ai à raconter commence peu après, un matin de décembre, il y a précisément un an, au cours duquel un événement mineur précipita tous les autres et ne tarda pas à tout bouleverser.

Je m'étais réveillé avec la gueule de bois et étais tombé dans l'escalier de mon immeuble au moment de sortir pour aller prendre mon petit-déjeuner. Je garde de cet instant un souvenir étonnamment précis : je me lavai les dents, j'avalai une gorgée du café insipide de la veille, je repensai au match de foot que j'avais oublié de regarder, ouvris la porte, sortis sur le palier et, arrivé devant l'escalier, je perdis connaissance et m'écroulai. Quand je retrouvai mes esprits, je me rendis compte de deux choses : la première, c'est que je souffrais d'une douleur lancinante à la jambe droite ; la seconde, c'est que j'avais également heurté le sol avec ma bouche et que, en plus de m'être ouvert la lèvre, je m'étais cassé une dent. Je saisis le bout de dent entre le pouce et l'index de ma main droite et, à cet instant précis, il m'apparut – comme tant de fois déjà par le passé, avec un coup sourd dans le cœur – qu'à l'évidence quelque chose ne tournait vraiment pas rond chez moi.

Avec l'aide d'un voisin, je me rendis à l'hôpital, où l'on m'annonça, à l'issue des examens, que j'avais une fracture du tibia. La jambe dans le plâtre, je rentrai chez moi quelques jours plus tard en compagnie d'une jeune femme armée de patience dénommée Magda, avec qui je sortais à l'époque et qui avait quitté son travail au milieu de l'après-midi pour venir me chercher (Magda travaillait dans une banque, était une lectrice obsessive de Milan Kundera et, pour quelque raison insondable, était amoureuse de moi). Je passai tout le mois de janvier chez moi, à regarder la télé et à manger la soupe et les plats préparés que Magda m'apportait quotidiennement. En plus de ça, elle me faisait du café, changeait mes draps et lavait mon linge, pendant que je tournais en rond avec une paire de béquilles, lançant des objets à terre et pestant contre le sort

qui entravait l'avancement d'un roman génial qu'en réalité je n'avais même pas commencé. Progressivement, Magda perdait patience, puis, le jour où on m'enleva le plâtre, elle finit par la perdre pour de bon. Même si je continuais à boiter, j'insistai pour qu'on aille dans un bar au bord du fleuve où je me mis à boire trop et trop vite. Ensuite, je lui dis :

“Si tu savais comme j'en ai ras le bol de tout. Franchement, on peut pas dire que la vie soit un rêve. Ce serait plutôt une insomnie qui n'en finit pas dans une chambre infestée de moustiques.”

Nous étions installés en terrasse. Elle se leva et glissa son sac sur l'épaule. Elle n'était pas d'humeur à me suivre sur ce terrain.

“Allez vous faire foutre, toi et ta métaphysique”, lança-t-elle, puis elle me planta là sous une brève averse inattendue qui me trempa les cheveux et les vêtements.

Je restai assis une heure durant après le déluge – ou peut-être plus encore, je ne m'en souviens plus – à me lamenter sur mon sort. Ensuite, un serveur vint me dire qu'ils fermaient, je réglai l'addition et me mis à claudiquer dans la rue à la recherche d'un taxi.

Après cet épisode, les choses allèrent de mal en pis. Comme pour les personnages de mes livres, les ombres se refermèrent sur mon existence et, sans que je puisse rien faire pour me défendre, je devins le captif d'une prison que j'avais moi-même inventée. Cloîtré chez moi, seul et estropié, je me laissai emporter par une vague de tristesse qui semblait sans fin. A moins que je ne mente : ce n'était peut-être pas une vague de tristesse, plutôt de l'indifférence, cette espèce de lassitude résignée

qui chez les hommes provoque une somnolence à des heures indues et les rend sensibles de l'estomac. J'errais en titubant dans les deux chambres et le petit salon de mon appartement comme un vieillard erre dans un asile, sans but ni raison. A l'occasion, j'allumais la télé. Un soir, assis dans mon canapé à regarder les images, je tombai par hasard sur une série américaine avec un médecin qui boitait et utilisait une canne. J'en regardai un épisode, puis un autre, et finis par devenir accro ; pendant les mois suivants, je ne ratai pas une seule diffusion. Lors de brefs moments de lucidité, je téléphonais à quelques amis, tous trop occupés par leur famille, leur travail, leur vie de tous les jours et sans une minute pour écouter mes lamentations. Dans des moments de folie, provoqués par la solitude, j'avais de violentes altercations avec un voisin dont les chiens envahissaient ma cour à la tombée de la nuit et y laissaient leurs déjections. En criant bien fort, le voisin me recommandait tantôt de me mettre au travail, tantôt d'aller consulter un médecin. Je retins la seconde proposition.

Fallait-il incriminer la série télé ou la fièvre de mon état psychologique ? Toujours est-il que ma jambe ne semblait pas vouloir se rétablir. Le médecin m'assura que c'était un problème passager, avant de m'envoyer faire une série d'examen, ce qui acheva de me convaincre que quelque chose ne tournait pas rond et qu'il m'avait menti. La semaine suivante, je fis les radios dans un hôpital public. Les résultats ne révélèrent rien d'anormal, mais j'étais persuadé qu'il était en train de se fomenter une conspiration biologique contre moi parce que les douleurs à la jambe refusaient de disparaître. Je voulus prendre un autre avis. Après de nouveaux examens et d'innombrables consultations, mon diagnostic demeurait incertain. D'après plusieurs

docteurs, je souffrais d'hypocondrie ; pour d'autres, d'un état de santé fragile sans cause apparente. Je finis par retourner voir mon premier médecin qui commença à me prescrire des anxiolytiques.

Lorsque pour finir je me résignai à accepter ce destin si cruel – être condamné à boiter pour le restant de mes jours –, je me rendis dans une boutique de la basse ville et m'achetai une canne Rosewood en acajou brun, avec un pommeau également en bois. Je me mis à l'utiliser chez moi et lors de longues promenades à la tombée du jour dans le parc qui se trouvait non loin de mon appartement et que fréquentaient des vieux et des pigeons, les seconds aussi décatis que les premiers. Lorsque, au mois de mars, j'entrai dans son cabinet pour lui montrer les résultats des derniers examens en tenant ma canne à la main, mon médecin écarquilla les yeux. Ensuite, il fixa longuement les enveloppes que je lui apportais, les ouvrit, consulta la pape-rasse avec cet air énigmatique qu'ont les médecins, marmonna quelque chose d'imperceptible et finit par me demander pour quelle raison je marchais avec une canne. Je lui expliquai que je ressentais toujours des douleurs et qu'il m'était pénible de traîner cette jambe partout où j'allais sans aucun appui. Il se contenta de jeter un œil une dernière fois sur les bilans et répéta qu'il n'y avait aucune raison plausible pour expliquer mon état.

“Vous allez me laisser cette canne au placard, me lança-t-il, sur un ton paternaliste. Vous avez à peine plus de trente ans et vous marcheriez comme un vieillard ? Le diable lui-même n'imaginerait pas une chose pareille.

— Le médecin de la série télé en a bien une, lui, rétorquai-je.

— Oui, mais il a aussi la célébrité, l'argent, et l'âge d'être votre père.”

Il me parla ensuite de troubles psychosomatiques et nota sur une ordonnance le téléphone d'un psychiatre. Je quittai son cabinet sans dire un mot, en m'aidant de ma canne à chaque pas, et à la sortie de l'hôpital je jetai la feuille à la poubelle.

Si jusque-là j'avais été pessimiste, après avoir acheté ma canne je devins cynique. Un homme jeune avec une canne pouvait se payer le luxe de mépriser le monde ; par conséquent, j'avais bien l'intention de profiter de cette opportunité pour régler mes comptes avec la réalité. Il y avait dans cet objet – ainsi que dans la douleur que je ressentais en permanence à la jambe et dans la certitude qu'en moi quelque chose était en train de pourrir – de quoi transformer tout le scepticisme de ma jeunesse en pur fiel. Je n'arrivais pas à marcher sans boiter et pourtant tout le monde jetait sur moi le même regard incrédule que le médecin, comme si j'étais fou et que j'imitais un infirme uniquement pour le plaisir. Il avait raison sur un point : le diable n'avait pas encore songé à un homme d'à peine plus de trente ans muni d'une canne ; il fallait faire preuve d'un peu plus d'audace pour se rappeler à son bon souvenir.

Un soir, en entrant dans mon immeuble, je tombai sur Magda assise sur les marches du hall. L'espace d'un instant, j'imaginai de théâtrales réconciliations, mais elle m'expliqua qu'elle venait récupérer quelques affaires qu'elle avait laissées chez moi.

— Tu aurais pu m'appeler pour me prévenir, dis-je en boitant vers l'ascenseur, la main droite sur la canne.

— J'ai essayé de téléphoner je ne sais combien de fois, mais tu ne décroches jamais. Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle en désignant la canne.

— Je suis malade, lui dis-je.